

LETTRE CXX.

*A M. le Comte ***.*

LES réflexions que vous faites, Monsieur le Comte, sur l'état présent des différentes Cours de l'Europe, sont très-judicieuses. On voit que vous les connoissez parfaitement, & que sans être dans les cabinets des Princes, vous savez au mieux ce qui s'y passe.

Il est beau d'être au niveau de son siècle pour bien le connoître, & pour appercevoir les ressorts qui font agir les personnages qui brillent sur la scène du monde.

L'homme dont vous me parlez est un homme de laine, sans con-

sistance & sans fermeté, sur lequel par conséquent on ne peut absolument compter. Il est une autre personne que vous connoissez; zélée, comme on doit l'être, pour l'auguste Maison de Bourbon; mais elle part de son Palais avec la résolution la plus ferme de parler fortement au Saint Pere pour l'affaire de Parme; & à peine est-elle devant lui, qu'elle n'ose plus rien dire. Quant au petit Prélat qui devoit agir & se constituer Médiateur, c'est une ame indécise, qui remet toujours les choses au lendemain, & qui n'a point d'autre réponse que *vederemo; nous verrons.*

On pourroit bien en dire un mot au Général des ***; mais il n'est pas à propos de le com-

promettre, & sur-tout aujourd'hui que le secret même imposé par le Saint-Office, n'est pas gardé. Quant à son Assisant, c'est bien un bon homme.

La France & l'Espagne ont ici beaucoup de Grands, qui avec raison leur sont attachés; mais ils sont tourmentés par tant de personnes qui les assiègent, & qui font parler le Ciel comme elles veulent, qu'ils n'osent s'expliquer.

La dévotion peu éclairée, & qui malheureusement n'est que trop en usage, souffle à tout moment qu'on doit tout sacrifier pour soutenir les intérêts de Dieu; comme si Dieu exigeoit que son Premier Ministre sur terre se brouillât avec toutes les Puissances Catholiques, pour soute-

nir des droits seigneuriaux, & pour conserver bon gré, mal gré, un Corps qui ne peut plus faire de bien, dès qu'on est prévenu contre lui. Car, supposons pour un moment que ce ne fussent que des préventions, il est toujours vrai qu'on ne peut plus être utile, quand on est en butte à des Princes puissans; mais il est impossible de faire entendre raison sur cet objet à ceux qui ont adopté une manière de penser conforme à leurs opinions.

Tout cela forme un labyrinthe; où l'on ne voit point d'issue; & le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de garder le silence, & d'attendre les momens de Dieu. Il saura bien, quand il voudra, éclairer les esprits, &

leur faire connoître ses desseins:

Le mal est que plus on attend, & plus on s'aigrit. Je suis persuadé, Monsieur le Comte, malgré tout le talent que je vous connois, que vous ne voyez pas de moyens faciles pour nous tirer d'embaras. Nous avons affaire à des gens qui jettent les hauts cris; quand on parle d'accommodement; & il est impossible de leur rien dire, parce qu'ils se croient inspirés.

Cela n'empêche pas que je ne sois indigné de certains propos qu'on tient contre Clément XIII; d'autant plus qu'il n'est jamais permis de parler contre le Grand-Prêtre, & que nous lisons dans l'Épître de S. Jude, que S. Michel n'osa pas proférer des impréca-

tions contre le démon même, mais qu'il se contenta de lui dire: Que Dieu te réprime: *Non est ausus iudicium inferre blasphemiae, sed dixit: Imperet tibi Dominus.*

D'où je conclus que la plupart des hommes, de quelque maniere qu'ils pensent, font plier la Religion devant leurs préjugés. Les uns sont excessivement amis du Corps Religieux qui fait aujourd'hui le sujet des contestations; les autres, excessivement ennemis: & il en résulte qu'on ne voit point les choses comme elles doivent être vues, & que ce n'est plus la vérité qu'on écoute, mais la passion. Pour moi qui tins toujours le milieu entre les partis extrêmes, & qui détestai toujours les cabales & les préjugés, je pense qu'un

Pape n'a rien de mieux à faire que d'examiner sous les yeux de Dieu toutes les pièces pour & contre, ainsi que tous les inconvéniens qui résultent d'un côté ou de l'autre; & c'est alors qu'il peut & doit prononcer: car il est juge, & je n'ai jamais prétendu qu'il fût le simple exécuteur des volontés des Princes. Il n'y a que celui qui a établi un Ordre Religieux, qui puisse le détruire; mais il en a tellement le droit, qu'il faudroit être insensé pour le lui contester.

Ce qui me rassure au milieu de tous ces maux, c'est que quoique la barque de Saint Pierre doive toujours être agitée, le Seigneur doit aussi toujours la soutenir au milieu même des plus grandes

tempêtes. Vous en êtes persuadé mieux que personne, vous, Monsieur, qui toujours appliqué à méditer les vérités éternelles, ne voyez tout ce qui a rapport à la Religion qu'avec les yeux de la foi. Ce sont ces yeux, bien différens des yeux philosophiques, qui nous élèvent au-dessus de ce monde, & qui nous répandent dans l'immensité de Dieu. Aussi n'y a-t-il rien de plus absurde que de dire avec les Philosophes modernes, que le Chrétien n'a que des vues excessivement bornées. Une ame qui s'étend jusque dans l'éternité, & qui s'élève au-dessus de l'univers, pour arriver jusqu'à Dieu esprit purement immatériel, peut-elle être une ame rétrécie dans ses idées?

Quand on voudra faire le parallèle de la Religion avec la Philosophie, on ne tardera pas à s'appercevoir que l'une étend immensément toutes les facultés de l'esprit, & que l'autre les resserre dans un cercle extrêmement étroit. Ce monde est le *nec plus ultra* pour un Philosophe du temps; & ce monde n'est qu'un atôme pour le Chrétien. L'un en fait son bonheur & sa fin; l'autre ne le regarde que comme une figure qui passe, & n'y donne qu'un simple coup-d'œil. L'un l'adore, parce qu'il est son tout & son Dieu; l'autre ne l'envisage que comme une vapeur qui va bientôt se dissiper.

Ne comptez point sur le Prélat ***, il est trop occupé.

S'il arrive ici quelque changement, je serai prompt à vous en avertir. Mais il faut une terrible secousse pour que cela ait lieu. J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Comte, &c.

Mes complimens à M. l'Abbé.

LET TRE CXXI

A un Prélat.

Vous m'avez obligé sensiblement d'avoir rendu service au Révérend Pere Aimé de Lamballe. C'est un Capucin que j'affectionne singulièrement, à raison de ses bonnes qualités. Il a les vertus de son état; c'est-à-dire qu'il est humble, doux, zélé & fort appliqué à maintenir la Regle dans toute sa vigueur.

J'attends avec impatience votre retour, d'autant mieux que nous aurons à parler sur ce qu'on dit beaucoup, & sur ce qu'on ne fait rien. Chaque jour nous apporte les nouvelles les plus extraordinaires; & chaque jour les détruit. Quand les esprits fermentent, & qu'il y a de grandes affaires à traiter, chacun s'érige en politique & en novelliste, sur-tout dans Rome où nous avons un monde de spéculateurs & d'oïfifs.

Les uns craignent, les autres espèrent; cette vie n'étant qu'une succession d'inquiétudes & de desirs. On débitoit hier que le Roi de Naples faisoit défilier des troupes jusqu'à nous.

Saint Ignace qui fut enflammé de la gloire de Dieu, ne prévoyoit

pas qu'il y auroit un jour tant de fermentation pour ses enfans. On dit néanmoins qu'il demanda pour eux à Dieu, qu'ils fussent toujours souffrans: en ce cas il a été sûrement exaucé; car il faut convenir que depuis quelque temps ils ont essuyé bien des calamités. J'ai été réellement très-touché de leurs maux; ils sont doublement mes freres, à titre d'hommes & de Religieux; &, si l'on traite ainsi le bois verd, que fera-ce du bois sec? *Quid in arido fiet?*

Vous ne trouverez plus ici votre Directeur. Nous l'avons enterré. Cette mort qui vient toujours se présenter sans qu'on l'appelle, ne nous donne point de relâche. Elle fait sa ronde jour & nuit, & l'on vit avec autant de sécurité, que

260 LETTRES DU PAPE

si l'on étoit sûr qu'elle ne dût jamais passer.

Je me flatte que vous m'apporterez le petit tableau que je vous ai demandé. Comptez toujours sur mon estime & sur mon amitié ; c'est tout ce que je puis vous donner, mais je vous les donne amplement, étant, &c.

A Rome, ce 23 Avril 1768.

LETTRE CXXII.

Au Marquis CARACCIOLI.

JE vous rends mille actions de graces, Monsieur, pour l'ouvrage que vous avez bien voulu me faire passer, & qui a pour titre : *les derniers Adieux de la Maréchale à ses Enfans* : c'est le Livre du senti-

CLÉMENT XIV. 261

ment, & qui agit si fortement sur le cœur, que j'en ai été vivement attendri : vous devriez nous le donner en Italien, d'autant plus que je le regarde comme un Traité d'éducation parfaitement complet.

Je suis fâché de ce qu'on ne vous a pas fourni dans le temps, toutes les anecdotes intéressantes sur la Vie de Benoît XIV : vous vous y êtes pris trop tard pour les avoir. Lorsqu'on veut mettre au jour l'Histoire d'un souverain Pontife, il faut recueillir des mémoires pendant qu'il vit ; chacun s'empresse alors d'en donner ; au lieu qu'après sa mort, il est promptement oublié, & souvent même de la part de ceux qui lui doivent tout ce qu'ils font.

Je vous exhorte, Monsieur, à

262 LETTRES DU PAPE
continuer toujours vos travaux lit-
téraires, si utiles au Public, pourvu
que ce ne soit pas au détriment de
votre santé, & à me croire encore
mieux que je ne puis dire, votre
affectionné serviteur, le Cardinal
Ganganelli.

A Rome, ce 13 Septembre 1768.



LETTRE CXXIII.

*A M. l'Ambassadeur de ***.*

(1) **S**I l'affaire de Parme comme
celle des Jésuites, intéresse la
foi, alors il ne pourroit y avoir
ni temporisation, ni accommodement,
ni capitulation; parce que
la réponse des Pontifes à celui qui

(1) Ce qui précédoit cet *alinea* dans la première Édition, étoit une Lettre d'un Ambassadeur, à laquelle celle-ci est la réponse. Un copiste, par erreur, avoit confondu les deux Lettres ensemble, & n'en avoit fait qu'une. On supprime donc ici ce qui formoit la Lettre de l'Ambassadeur, pour ne laisser que la Réponse du Cardinal Ganganelli, par la raison qu'il n'y a dans ce Recueil aucune Lettre étrangère.